

qui a tout créé, qui conserve tout, et qui, tôt ou tard, ramène tout à lui, à peu près comme on voit l'Océan ramener dans son sein les vapeurs qui en étaient sorties sur les rayons du soleil.

— Ta doctrine est belle, Cœcilia, mais tu te trompes dans la pratique. Moi aussi j'adore en esprit le Dieu vivant et véritable : je sais que c'est lui, et non ces viles idoles, qui se joue dans le gouvernement de l'univers. Je laisse le vulgaire l'appeler du nom qu'il lui plaît, Jupiter, Neptune, Junon, ou tout autre. Mais je sais aussi que la religion du Christ n'est pas la religion du Maître du ciel et de la terre, c'est la religion d'un imposteur, que l'on a fait mourir en Judée de la mort des plus grands scélérats. Tu ignores certainement ce que cette secte et son auteur recèlent de détestable et de ridicule. Voilà ce qui m'explique comment tu as pu leur donner ton noble nom à inscrire dans leurs fastes d'ignominie. Cependant, tu me parais trop pure, pour que je puisse te soupçonner de leur avoir également livré ton cœur.

— Non seulement, Valérien, j'ai apporté au Christ, mon époux, l'honneur de mon nom et l'amour de mon cœur, mais j'espère bien lui consacrer un jour tout le sang de mes veines.

— Allons, Cœcilia, je te crois de bonne foi ; je reconnais là le dévouement sans borne dont ta grande âme est capable pour la cause qu'elle embrasse. Mais laisse-moi t'éclairer ; et, lorsque tu m'auras entendu, tu sauras ce qu'il faut penser et faire de cette religion maudite du Crucifié galiléen.

III

Comme la conversation menaçait de se prolonger encore longtemps, les deux époux prirent place, l'un en face de l'autre, sur des sièges recouverts de velours cramoisi et frangés d'or.

Cœcilia ne pouvait qu'accepter avec le plus grand empressement l'occasion, qui s'offrait favorablement à elle, de transporter la lutte sur le terrain des doctrines religieuses. En laissant Valérien se faire l'écho de toutes les absurdités que le paganisme débitait contre la religion chrétienne et son divin auteur, elle se flattait de l'espérance de réduire à néant ces allégations mensongères.

Valérien parlait avec une véhémence

convaincue ; Cœcilia écoutait avec une sérénité qui montrait à son interlocuteur qu'elle était bien au-dessus de la région des ombres.

Parfois cependant, en face de ce tissu de mensonges fantastiques, que Valérien déployait complaisamment devant elle, la vierge frémissait d'une sainte indignation au-dedans d'elle-même. Mais elle en contenait soigneusement l'explosion, qui aurait peut-être compromis la victoire en envenimant sans profit la lutte. Il lui fallait suivre pas à pas Valérien à travers les mille sentiers obscurs de l'erreur, afin de pouvoir le conduire ensuite à son tour, parmi les voies lumineuses de la vérité.

Sur un signe de son épouse, Valérien commença donc, en ces termes, son réquisitoire contre la religion du Christ :

— Voici ce que j'ai appris sur le fondateur de cette religion dans les livres et dans le commerce des Juifs, ses compatriotes. (1) Joseph Pandera, de Bethléem, bourg de la Galilée, revenait un jour très-fatigué de la chasse. Chemin faisant, il fait la rencontre de son frère Jochanam, que Diane la Chasseresse n'avait pas autant favorisé que lui. Jochanam poussé par l'envie de plaire à son père Esaü, auquel il avait promis le produit de sa journée, proposa à Joseph de lui acheter sa chasse, à la condition que lui-même céderait à son frère son droit d'aînesse et la main d'une coiffeuse sa parente, à laquelle il était déjà fiancé. Joseph accepta. L'échange fut fait, et Joseph devint l'époux de Mirjam ou Marie.

« Celle-ci devint bientôt mère de Jéhoscua ou Jésus.

« Ce Jéhoscua manifesta, dès l'âge le plus tendre, de grandes dispositions pour les sciences et les lettres. Elevé par le docteur de la loi, Elcanam, il devint bientôt très-habile dans l'art de la parole et de la magie. On prétend même que, jeune encore, il était doué d'une force semblable à celle de notre Hercule, et qu'il tua avec une seule mâchoire d'âne une bande de brigands, qui étaient venus assiéger la maison paternelle.

(A suivre.)

(1) Telles étaient à peu près, en effet, d'après le Talmud de Babylone et autres documents sur cette époque, les traditions, moitié juives et moitié païennes, touchant le divin auteur du Christianisme.